

Le protestantisme alsacien

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 5e année, N. 3, 1950. pp. 315-333.

Citer ce document / Cite this document :

Leuilliot Paul. Le protestantisme alsacien. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 5e année, N. 3, 1950. pp. 315-333.

doi : 10.3406/ahess.1950.1848

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1950_num_5_3_1848

ESSAIS ET MISES AU POINT

LE PROTESTANTISME ALSACIEN

En marge d'une récente synthèse

Doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg de 1929 à 1945, connu pour ses travaux sur Luther, son « évolution religieuse jusqu'en 1515 » et « l'épanouissement de sa pensée religieuse de 1515 à 1520 » (1922 et 1924), bien préparé, tant par son activité pastorale à Colmar que par de nombreuses publications antérieures, à réaliser une bonne synthèse de l'histoire du protestantisme alsacien, M. HENRI STROHL nous procure aujourd'hui sur ce protestantisme un livre qui deviendra sans doute classique ¹. Son mérite est d'autant plus grand qu'il n'existait guère sur le sujet, ou plutôt sur la partie du sujet antérieure à 1789, que deux livres, d'ailleurs solides, mais tous deux en allemand, du pasteur J. Adam ². Voici donc comblée une lacune étendue de l'historiographie française. On en était, en effet, réduit, jusqu'à présent, pour une vue d'ensemble en français du protestantisme alsacien, à l'article *Alsace*, par Charles Schmidt et F. Lichtenberger, de l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* de ce dernier ; il s'arrêtait à 1876 et c'est à peine si quelques lignes étaient consacrées à ce vaste sujet dans un récent volume collectif, où M. Pierre Lestringant, à propos de la « géographie du protestantisme », se contentait de noter que « les Luthériens l'emportent de beaucoup dans le Bas-Rhin, tandis que le centre de gravité des Églises Réformées se situe plutôt dans la partie méridionale du Haut-Rhin ³ » ! On aurait

1. *Le protestantisme en Alsace*, Strasbourg, Éditions Oberlin, 1950, in-8°, 508 p., carte et pl. hors texte.

2. *Evangelische Kirchengeschichte der Stadt Strassburg bis zur Revolution* et *Evangel. Kircheng. der elsässischen Territorien bis zur Revol.*, 1922 et 1928. On en trouvera d'importants compte rendus par Chr. PFISTER : pour le premier au tome I de la *Bibliographie alsacienne*, p. p. la Faculté des lettres de Strasbourg (1922), p. 131-138, et, pour le second, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, p. p. la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg, t. VIII (1928), p. 84-86. Dans la suite, nous renvoyons à cette dernière par les initiales R. H. P. R. On doit également au pasteur Adam un *Inventaire des Archives du Chapitre de Saint-Thomas, à Strasbourg* (Strasbourg, 1937).

3. Dans *Protestantisme* (Coll. : *Présences*, Plon, éditeur), 1945, p. 22.

pu au moins faire encore remarquer que la proportion des Luthériens et des Calvinistes en Alsace est exactement à l'inverse de celle de « l'intérieur »¹. La lacune s'explique sans doute par le fait qu'il subsiste toujours une « Église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine » et une « Église réformée d'Alsace et de Lorraine », toutes deux concordataires — alors que, depuis l'unité réalisée (non sans dissidences) en 1938, il n'existe plus qu'une « Église réformée de France »². Ce qui signifie que l'Église d'Alsace a vécu une histoire fort différente de celle qu'a connue l'Église de « l'intérieur ». « Église de frontière, a-t-on dit justement, qui n'a cessé de vivre dans toute sa tragédie le sort habituel de pareilles Églises. Elle a été souvent malmenée par les guerres et les variations de la politique »³, et c'est Georges Pariset qui, dans une incidente lourde de sens, écrivait à propos du Code civil que « l'Alsace a eu le privilège unique de participer nationalement aux deux grandes crises dont sont issus les temps modernes : elle était allemande quand l'Allemagne a fait la Réforme ; elle était pour toujours devenue française quand la France a fait la Révolution ; l'Alsace est européenne »⁴. On objectera sans doute l'organisation par Calvin à Strasbourg, à la fin de 1538, de la « mère des Églises réformées françaises »⁵ ; mais il faut reconnaître, cependant, que Strasbourg, selon l'expression même d'un historien protestant, Rodolphe Reuss, devait rester « la terre promise de l'orthodoxie luthérienne la plus étroite » jusqu'au milieu du XVIII^e siècle⁶.

M. Strohl apporte une documentation aussi sûre qu'abondante et bien distribuée. Trois parties dans son livre : I, La formation des Églises protestantes en Alsace dans le cadre du Saint-Empire ; II, Le maintien du protestantisme sous la royauté française ; III, De la Révolution à aujourd'hui. A la fin de l'ouvrage, un triple index : des personnes, des matières et des localités.

1. Actuellement, selon M. Strohl, on compte 227 000 Luthériens et 47 385 Réformés (dont 16 992 dans le Haut-Rhin, 12 991 dans le Bas-Rhin et 18 102 en Moselle). M. Lestringant chiffre à un million l'effectif du protestantisme français. — Voir un rectificatif de M. R. Mehl, professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg, à une enquête du *Monde* : « Les Églises dans la France actuelle » (12 octobre 1947).

2. Tout récemment le Synode général de l'Église évangélique luthérienne (à Paris) a décidé de créer l'Alliance nationale des Églises luthériennes françaises réunissant en une fédération l'Église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine et l'Église évangélique luthérienne de France.

3. Henri OCHSENBEIN, « Le protestantisme en Alsace », dans *Le Semeur ; Alsace* (numéro spécial à l'occasion du Tricentenaire), p. 109.

4. *Histoire de France contemporaine* d'E. LAVISSE, t. III (*Le Consulat et l'Empire*), p. 168.

5. « Aucune question de priorité ne se trouva posée pendant longtemps entre Allemands et Français. » LUCIEN FEBVRE, « Une question mal posée : les origines de la Réforme française et le problème général des causes de la Réforme » (Extrait de la *Revue historique*, t. CLXI, 1929, p. 13).

6. *Histoire de Strasbourg* (1922), p. 198. Sur cette communauté française de Strasbourg, remarques de G. ZELLER observant que « nous ne disposons pas de l'étude approfondie qu'il nous faudrait sur un sujet qui intéresse de si près l'histoire des relations entre la France et l'Alsace ». *Comment s'est faite la réunion de l'Alsace à la France* (Faculté des Lettres de Strasbourg, Publications de l'Institut des hautes études alsaciennes, fasc. hors série, Paris, Les Belles Lettres, 1948), p. 23. Sur le rôle de Strasbourg dans la Réforme, voir encore W. G. MOORE, *La Réforme allemande et la littérature française* (1930).

I

M. Henri Strohl commence donc par décrire, à la veille de la Réforme, la situation religieuse de Strasbourg, émancipée de son évêque depuis 1262. République « démocratique » ? C'est peut-être beaucoup dire, mais dotée d'un « noble chapitre » à la Cathédrale (terminée en 1439), de deux collégiales, de quinze grands couvents et d'une cinquantaine de maisons de « béguines » dirigées par les Dominicains¹. La mystique rhénane, les grands conciles réformistes², l'humanisme et l'imprimerie sont évoqués³. « On a voulu voir dans nos humanistes alsaciens des précurseurs de la Réforme luthérienne. C'est travestir leur pensée. Quelques-uns ont passé dans le camp luthérien ; mais la plupart d'entre eux ont été des fils fidèles de leur Église ; ils se sont laissé porter par le grand flot de la foi catholique. Mais ils luttèrent contre le courant, ils voulaient remonter en arrière, réformer l'Église. Sébastien Brant, Jacques Wimpheling, le grand prédicateur Jean Geiler, Jérôme Guebwiller, Thomas Murner, — tous étaient préoccupés du sort de cette Église. ⁴ »

* * *

Fermentation religieuse, certes, mais aussi fermentation sociale, on ne saurait trop en tenir compte et M. Strohl semble laisser un peu trop dans l'ombre cet aspect du problème. Pour ne prendre qu'un exemple, la « guerre des paysans » a fortement touché l'Alsace ; des aspects importants en demeurent encore insuffisamment éclaircis et c'est ainsi que M. H. G. Wackernagel a tenté d'élargir la position du problème en montrant la place et la signification des traditions populaires dans la genèse et le déroulement du mouvement révolutionnaire ; il inscrit ses remarques en marge du dernier ouvrage sur la question, celui de G. Franz, *Der deutsche Bauernkrieg* (2^e édit., 1943) qu'il cherche à éclairer du point de vue folklorique. Dans les troubles agraires de Boersch en 1525, il voudrait voir le fait non de l'ensemble des habitants,

1. D. PHILLIS, *Béguines in medieval Strasburg* (1941) ; — A. BARTHELMÉ, *La Réforme dominicaine au XV^e siècle et dans l'ensemble de la province de Teutonie* (Coll. d'Études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace, vol. VII), Strasbourg, 1931. — C'est parmi les Prêcheurs formés par les observants de la Réforme précitée que se recrutèrent quelques-uns des plus fougueux adversaires des Protestants. Mais il faut évidemment tenir compte du mouvement mystique à Strasbourg au xiv^e siècle. Tauler fut « un des plus solides et un des plus corrects des mystiques ». M. Strohl remarque que Luther a vu en lui « une âme qui avait senti de loin ce qu'est la justification par la foi » (p. 17).

2. JEAN ROTT, *Le diocèse de Strasbourg et le Grand Schisme* (1936).

3. FRANÇOIS RITTER, *Catalogue des incunables et livres du XVI^e siècle de la Bibliothèque municipale de Strasbourg*, Strasbourg, 1948.

4. FRITZ KIENER, *L'humanisme alsacien dans Mélanges 1945. I. Études Alsatiques* (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc., 104, 1946), p. 105. « Grand moraliste », dit M. Strohl de Geiler de Kaysersberg. F. Kiener généralise : « Wimpheling le pédagogue, Brant le poète, Geiler le prédicateur ont creusé, chacun à sa manière, le problème de la morale. Il y a en eux quelque chose d'amer, une sincérité qui frise l'animosité. Rien de plus faux que de leur prêter un esprit d'opposition, un instinct destructeur et combatif, une tendance native à la négation. Ils souffrent de l'imperfection humaine, des calamités de leur époque ». Cf. *L'Humanisme en Alsace* (Association G. Budé, Congrès de Strasbourg, 1938), 1939.

mais d'une catégorie bien délimitée d'adolescents agissant en société dans le cadre d'une association immémoriale qui se réunissait à la fête des Rois en un « royaume », avec un « roi » pour quêter, mendier et, cette année-là, aller attaquer à main armée la collégiale voisine. Or, nous dit M. Wackernagel, c'est un fait tout à fait général, aux temps médiévaux, que l'existence dans les villes, comme dans les campagnes, d'associations de jeunes gens reposant sur une base de liberté et dégagée de l'intervention des pouvoirs publics ¹.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse peut-être un peu risquée, — simple hypothèse de recherches, — la Réforme fut à Strasbourg l'œuvre du Magistrat. M. Strohl insiste sur la « tendance éminemment pratique » de la piété strasbourgeoise à l'époque » (p. 46) et sur les caractères de l'esprit alsacien, « plus préoccupé de réalisations que de théories » (p. 34). Il se rencontre ici avec son collègue, M. Robert Will, à qui nous devons une pénétrante analyse de *La piété protestante en Alsace* ; et qui, lui aussi, souligne « le caractère de réserve et de décence propre à la piété des contrées qu'affecta la Réforme... ». Martin Bucer, ajoute-t-il, était « le réformateur le plus représentatif de notre pays » ². En fait, dans son étude de la Réforme strasbourgeoise, M. Strohl a très nettement distingué du « règne de l'orthodoxie luthérienne » ce qu'il appelle « l'ère bucérienne ». Érasmien convaincu, à qui Luther doit beaucoup, à qui Calvin a également fort emprunté, Bucer, « le piétiste parmi les Réformateurs », comme on l'a nommé, nous a, dans un grand Manifeste de 1538 sur le ministère pastoral et la cure d'âmes, laissé la vision de l'Église idéale, avec ses brebis, saines les unes, faibles les autres, et blessées, égarées, voire perdues. Bucer devra s'exiler en Angleterre, dont Grinval, autre réfugié de Strasbourg, deviendra le Primat ³. Mais, au terme d'un récent article, M. Strohl a cru pouvoir conclure que « des intuitions précieuses de Luther ont été conservées d'une façon plus claire, plus pure, plus riche par Bucer et ceux qui se sont inspirés de lui que par Melancthon d'une part (les « Philippistes »), ou les Gnésioluthériens de l'autre. Ce qui, ajoute-t-il, doit inciter à reprendre l'étude de cette théologie intermédiaire pour faciliter l'entente entre tous les disciples de la Réforme et mener à une meilleure compréhension de l'essence du luthéranisme lui-même ⁴. Sur son œuvre strasbourgeoise, sur l'établis-

1. *Revue d'Alsace*, t. 87 (1947), p. 273-283 (et, pour la suite, *R. A.*). L'auteur renvoie au *Manuel de folklore français contemporain* de A. VAN GENNEP. Cf. aussi ANDRÉ VARAGNAC, *Civilisation traditionnelle et genres de vie* (1948), Index V° *Jeunes gens*.

2. Dans *Études Alsaciennes* (Publication de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est), t. I (Strasbourg, 1947), p. 263-282.

3. M. ANDRÉ KOSZUL a bien dégagé les idées générales de ce grand chapitre d'histoire que constituent les relations entre l'Alsace et l'Angleterre au XVI^e siècle (*Revue de Littérature comparée*, 1929, p. 5-25).

4. « Bucer interprète de Luther » (*R. H. P. R.*, 1939), p. 223-260. — Du même auteur, *Bucer humaniste chrétien* (Cahier de la *R. H. P. R.*, 29), et encore J. COURVOISIER, « La notion de l'Église chez Bucer » (*Études d'H. P. R.*, 28). — M. FRANÇOIS WENDEL, à qui l'on doit « L'Église de Strasbourg, sa construction et son organisation (1532-1535) », *Ibid.*, 38 (1942), a publié, dès 1932, une étude sur Bucer dans *La Quinzaine Protestante*. Cf. H. STROHL, « La notion d'Église chez les Réformateurs » (*R. H. P. R.*, 1936, p. 265-320) et « Théologie et humanisme à Strasbourg au moment de la création de la Haute École » (*Ibid.*, 1937, p. 435-456).

ment du Convent constitué par le corps des pasteurs, sur la grande Ordonnance disciplinaire de 1535 restée en vigueur jusqu'à la Révolution, sur la Haute École, devenue Académie en 1566, sur son rayonnement extérieur aussi, l'ouvrage apporte de nombreuses précisions. On retiendra le parallèle de Bucer et de Marbach (p. 79-80), ce représentant fanatique de la tradition de Wittemberg, Marbach qui allait supprimer radicalement les tendances non luthériennes et faire fermer l'Église française de Strasbourg, suspecte d'hérésie calviniste, après que Strasbourg eut rendu à Genève un « Calvin grandi et prodigieusement mûri ». Depuis, « l'Église réformée de Strasbourg a soutenu une lutte de deux siècles contre un luthéranisme intransigeant, pour conserver son caractère propre »¹ et devenir une Église de disséminés, de *diaspora*. M. Strohl ne cache pas les « étroitesse » du règne de l'orthodoxie luthérienne, inaugurée par une ordonnance de 1598 ; déjà, il est vrai, la Contre-Réforme s'organisait et les collèges jésuites se multipliaient (à Molsheim dès 1580, Molsheim devenue Université en 1617²). C'est en 1585 que se place l'*apogée du protestantisme en Alsace* ; il régnait alors sur un millier environ de communes (le tiers du total).

* * *

L'enchevêtrement des territoires alsaciens devait entraîner une extrême complication de la carte confessionnelle de l'Alsace. Elle a plus ou moins persisté telle quelle, avec des survivances caractéristiques. Dans des villes comme Wissembourg, ou même dans des villages comme Oberseebach ou Neuviller-les-Saverne, la population continue à se partager entre catholiques et protestants, parce que, jadis, les ancêtres dépendirent les uns d'une abbaye catholique, les autres d'un seigneur protestant. Il y eut ainsi une Réforme luthérienne dans le comté de Hanau-Lichtenberg ; des centres zwingliens, calvinistes ou luthériens, à l'origine, dans les terres palatines ; les princes palatins furent généralement, de surcroît, amis ou parents des rois de Suède, au nom de qui (par exemple à Cleebourg) les pasteurs furent investis jusqu'au début du XVIII^e siècle et se qualifièrent de pasteurs suédois. A Bischwiller, grande cité refuge, on trouve au XVII^e siècle une paroisse réformée de langue allemande, une paroisse calviniste de langue française,

1. Avant-propos du pasteur CH. BARTHOLMÉ dans *Calvin à Strasbourg* (1538-1541), quatre études publiées, à l'occasion du 400^e anniversaire de l'arrivée de Calvin à Strasbourg, par les soins de la Commission synodale de l'Église réformée d'Alsace et de Lorraine (Strasbourg, Éditions Fides, 1948), dont *Calvin à Strasbourg* (par J.-D. BENOIT), *Calvin et Bucer* (par COURVOISIER). Cf. J. PANNIER, *Calvin à Strasbourg* (1935), — H. STROHL, « La pensée de Calvin sur la Providence divine », au temps où il était réfugié à Strasbourg, *R. H. P. R.*, 1935, p. 154. Retenons l'excellente formule de M. LÉONARD : « Seul Calvin saura réconcilier les trois éléments de la Réforme, qui sont l'humanisme, le dogmatisme et le piétisme » (*Histoire du protestantisme*, Coll. *Que sais-je ?* 1950). Vient de paraître, d'autre part, François WENDEL, *Calvin. Sources et évolution de sa pensée religieuse* (Études H. P. R.), Paris, P. U. F., 1950.

2. Voir l'article *Collèges* dans *Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles* (Enghien, Belgique), fasc. 5 (1949), colonnes 1394-1503.

une paroisse luthérienne partageant l'église avec les Réformés. A Sainte-Marie-aux-Mines, autre ville refuge, il y eut finalement des cultes calvinistes en langue française et des cultes zwingliens ou luthériens en langue allemande... Particulièrement complexe et émouvant, le cas du comté de Sarrewerden : dans des villages aux confins de l'Alsace, encore aujourd'hui appelés les *Sept Villages Français*, s'installèrent, à partir de 1559, des huguenots expulsés, à qui Guillaume Farel vint présenter leur premier pasteur. Il faut renvoyer au livre de M. Strohl pour les péripéties ultérieures : des oppositions sans fin entre les différentes Églises chrétiennes au mélange des problèmes politiques et confessionnels, de l'intervention des princes étrangers aux épouvantables misères de la guerre de Trente ans.

Dans trois villes libres de la Décapole, la Réforme ne connut qu'un succès temporaire : à Haguenau, à Obernai et à Sélestat, tandis que Munster adoptait le luthéranisme ¹. Dans la Haute-Alsace, Mulhouse, alliée depuis 1515 à la Confédération Helvétique, avait suivi en 1529 l'exemple de Bâle ; elle allait demeurer entièrement réformée jusqu'à sa réunion à la France en 1798 ². Une paroisse française y avait été créée en 1657, à la demande d'officiers français en garnison à Neuf-Brisach ; grâce à quoi il y eut « interpénétration de la piété alsacienne et suisse » et de la piété française (p. 146). Mulhouse, remarque plus loin M. Strohl, a toujours été, par la suite, directement orientée vers Paris, et non vers Strasbourg (p. 292). Mais l'étude de ces rapports reste à faire. Si, par contre, la seigneurie de Ribeauvillé devint luthérienne, ce fut sans intransigeance : « Ribeauvillé a été un chaînon dans la lignée qui mène de Bucer et de Calvin aux puritains et, par le piétisme, au mouvement morave, au méthodisme anglo-saxon et aux réveils du XIX^e siècle » (p. 169). M. Strohl expose encore la liaison si intime de l'histoire religieuse de la seigneurie de Riquewihr et du comté de Horbourg, proche de Colmar, avec Montbéliard ³ et le Wurtemberg.

Quant à Colmar, en des études successives ⁴ M. Strohl avait déjà marqué les caractères spécifiques de son protestantisme : prédominance de la collectivité des fidèles, libéralisme, constitution démocratique, « très analogue à celle d'une Église réformée ». De fait, Colmar n'a compté aucun réformateur, et les laïques y jouèrent un rôle modérateur plus efficace que les théologiens souvent autoritaires.

1. A Metz, où intervinrent Farel et Toussaint, le futur organisateur de l'Église de Montbéliard, évolution (inverse de Strasbourg) vers un calvinisme plus accentué. La révocation de l'Édit de Nantes anéantira cette Église. Voir R. MAZURIC, « La Réforme au Pays de Metz », et « Chronique anonyme d'un bourgeois de Metz », *Bull. de la Soc. d'Hist. du Protestantisme français*, 1948, p. 157-212. (On y renverra, par la suite, par les sigles B. S. H. P. F.)

2. Livre récent de PHILIPPE MIEG, *La Réforme à Mulhouse (1518-1538)*, Strasbourg, 1948. L'auteur diminue le rôle de Prugner. Il montre que Gschmus a joué le rôle primordial ; de sa collaboration avec Gamsharst est née la série des décrets réformateurs de 1523 à 1529. En annexe, la « Confession de foi de Mulhouse » (janvier 1537).

3. RENÉ LORY, *Sanctuaires montbéliardais* (Strasbourg, 1949).

4. « Les expériences d'une Église au cours de quatre siècles » (Colmar) dans *Festschrift zum Geburtstag von Eb. Vischer (Van Wesch und Wandel, der Kirch)*, Bâle, 1935, p. 116-161 ; « L'esprit républicain et démocratique dans l'Église de Colmar (1648-1848) », dans *Deux siècles d'Alsace Française (1648-1848)*, Strasbourg-Paris, Éditions F.-X. Le Roux, 1948 p. 431-475.

II

Vint le régime français à la suite des traités de Westphalie, invoqués (par les Colmariens, en particulier) comme la « grande Charte » de leurs libertés religieuses ¹. Si l'Édit de Nantes ne fut pas « révoqué » en Alsace, — parce qu'il n'y avait jamais été appliqué, vu sa date, — il n'y en eut pas moins toute une série de mesures restrictives et même de persécutions à l'égard des protestants. M. Strohl les énumère, après Pfister ² : telle l'introduction de l'*Alternative* pour les fonctions publiques et du *Simultaneum* des cultes dans les Églises. La capitulation de Strasbourg (en 1681) s'accompagna aussitôt de la réouverture du culte catholique à la cathédrale, en présence du Roi. Un rescrit de Louvois (1684) ayant décidé que là où il y aurait sept familles catholiques, elles pourraient réclamer le chœur dans l'église paroissiale, d'interminables querelles s'ensuivirent sous Louis XIV et jusqu'au xix^e siècle ³. Des églises, autrefois exclusivement protestantes, devinrent mixtes, l'existence du *Simultaneum* n'étant guère, alors, un symptôme de tolérance réciproque. A la Révocation, Mulhouse accueillit de nombreux réfugiés de l'Est ; certains jouèrent un rôle économique dans la ville industrialisée ⁴.

Très inégal fut le sort des territoires protestants au XVII^e siècle. Des villages du *Ried* au Nord de Strasbourg, « sans forte tradition », passèrent au catholicisme pour échapper aux réquisitions d'entretien des digues rhénanes, dont les paroisses étaient exemptes, ou pour obtenir un délai de trois ans pour s'acquitter de leurs dettes (faveur accordée aux nouveaux convertis des Cévennes et du Languedoc, étendue ensuite à ceux d'Alsace en 1683) ⁵. Dans tel village, comme Oberseebach, les protestants particulièrement attachés à leur foi résistèrent un siècle durant et, après force démarches, finirent par obtenir le droit de construire un oratoire (1783). La structure sociale devrait rendre compte en partie de ces fortunes diverses. A Sainte-Marie, par exemple, sont signalés des conflits entre les ouvriers et les artisans originaires de la Suisse alémanique ou du Palatinat et, d'autre part, leurs coréligionnaires français, « plus aristocratiques ».

Toutefois, à partir de la paix de Ryswick, un apaisement progressif facilite le redressement du protestantisme. A Strasbourg, les vexations deviennent « très sporadiques » après 1750. Pour M. Strohl, cette « coupure nette » de 1751 s'explique par l'enterrement du maréchal de Saxe au Temple-Neuf, suivi en 1773 du transfert de ses cendres à Saint-Thomas, où l'on éleva le

1. Rappelons l'Exposition des Archives Nationales, *La Paix de Westphalie* (« Les amis des A. N. », Hôtel de Rohan, Paris, 1948) et celle de Strasbourg, *L'Alsace française (1648-1948)*, Strasbourg, 1948, outre le volume cité à la note précédente.

1. « L'Alsace et l'Édit de Nantes » (*Revue Historique*, t. CLX, 1929, p. 217-240).

2. P. LEUILLIOT, « Deux exemples des difficultés du *Simultaneum* en Alsace sous la Restauration » (*R. A.*, 1931, p. 182-195).

3. Certes, ils durent d'abord vivre en marge de l'artisanat mulhousien d'esprit conservateur et fort exclusif. — R. OBERLÉ, « Mulhouse et la Révocation de l'Édit de Nantes » (*R. A.*, 1948, p. 124-137).

4. « Pour échapper au Juif le protestant se faisait catholique », remarque PFISTER dans l'article précité (p. 227).

monument dû à Pigalle. Alors prit fin la réserve des luthériens strasbourgeois à l'égard de la France. Le temps s'éloignait décidément où l'on se sentait confusément catholique, ou protestant, avant de se sentir français ¹.

Dans la vie intérieure de l'Église de Strasbourg se note alors « une certaine sclérose » due à l'esprit conservateur, un « rétrécissement culturel » du protestantisme alsacien, malgré la vogue des orgues de Silbermann. Cependant le Gymnase², séparé de l'Université qui le contrôle, reste une « école locale très respectable » ; l'Université protestante surclasse la catholique ; elle attire les étrangers et ses professeurs ont réputation européenne : Schoepflin, Schweighaeuser, Koch, qui va bientôt jouer un important rôle politique ³. Des tendances nouvelles apparaissent néanmoins. D'abord le piétisme, propagé en Allemagne par l'Alsacien Spener ⁴, contraire au monopole des pasteurs qui le pourchassent. Puis l'esprit morave, sous l'influence de Zinzendorf, apôtre d'une « philadelphie » chrétienne, qui en fait un précurseur du dialogue œcuménique contemporain ⁵, esprit combattu également par Froereisen, président du Convent strasbourgeois de 1731 à 1761, qui dénonce en Zinzendorf un « singe de Mahomet ». M. Strohl, dans ses jugements objectifs et mesurés, le défend de l'accusation de fanatisme ; il sévit, dit-il, parce qu'on sentait alors les adversaires du protestantisme à l'affût » (p. 238). La plus belle figure du protestantisme alsacien d'alors, c'est, avec Oberlin, celle de Lorenz — *Jesusprediger* — qui prêche une « aimable religion du cœur », tandis qu'une nouvelle génération prépare le rationalisme qui triomphera après les persécutions révolutionnaires ⁶. Là encore l'auteur nuance sa pensée : « Ces novateurs n'étaient pas des destructeurs » ; Haffner, Blessig (qui prêchent d'ailleurs en français) témoigneront bientôt de leur foi au risque de leur vie ⁷.

* * *

Si Mulhouse demeure un centre strictement réformé, elle commence à devenir, à partir de 1745, une métropole industrielle protestante, industrielle

1. Il faudrait ici faire le partage des influences françaises et des autres. Question délicate, certes, mais d'intérêt primordial que celle du bilinguisme qui prend alors naissance. Indications dans S. CHARLÉTY, « Strasbourg au XVIII^e siècle » (*Mélanges offerts à Nicolas Jorga*, 1933, p. 809-824). Précisions aussi sur les journaux français et allemands au XVIII^e siècle, chez F. L'HUILLIER, *Histoire d'Alsace* (Collection *Que sais-je ?*) p. 36-38, résumé d'un article antérieur sur ce sujet (*R. A.*, 1936, p. 129-141).

2. *IV^e Centenaire du Gymnase protestant de Strasbourg (1538-1938). Relation des fêtes* (Strasbourg, 1939). En particulier, description de l'exposition rétrospective (par T. LANG), p. 129-191.

3. JEAN RICHERATEAU, *Le rôle politique du professeur Koch* (Coll. d'Études sur l'Hist. du droit et des institutions de l'Alsace, 2^e série, t. V), Strasbourg, 1936.

4. Voir HENRY BARBIER, « Ph. Jacques Spener », *R. A.*, 1935, p. 608-636.

5. A. SALOMON, *La catholicité du monde chrétien*, d'après la correspondance inédite du comte Louis de Zinzendorf avec le cardinal de Noailles et les évêques appelants (1719-1728), *Cahiers R. H. P. R.*, 17 (1929).

6. Voir la mise au point de M. STROHL, « Le protestantisme en Alsace au XVIII^e siècle » (*R. H. P. R.*, 1925, p. 540-564).

7. Dans le pays de Hanau, le piétisme, au grand déplaisir du Convent, ainsi que l'esprit morave (mais Froereisen veillait) se développèrent. Une Convention des Moraves s'y tint même en 1770 ; c'est dans leurs petits groupes qu'au XIX^e siècle les hommes du *Réveil* trouveront appui.

et bientôt sociale. On souhaiterait ici sans doute que M. Strohl ait envisagé — dans une mesure à discuter — l'industrie mulhousienne comme un fruit de « l'esprit puritain » ¹. Quant au milieu protestant de Colmar, isolé, mais cohérent, il est le théâtre d'un « renouveau interne » par le moyen de la « Société Littéraire » ², fondée et animée par Pfeffel, « l'apôtre littéraire de la Révolution en Alsace, entouré d'honnêtes hommes » du XVIII^e siècle, certes très attachés à leur Église, mais également imbus de la philosophie du temps : un Lung, ayant étudié le déisme anglais à sa source ; — un Gloxin, le seul à avoir, en somme, une culture générale et française et pour qui, bientôt, être chrétien et révolutionnaire ne paraîtra pas inconciliable ; — un Lucé qui lui succédera à la Présidence du Club des Jacobins de Colmar au début de 1794 ³ ; — un Metzger enfin, futur négociateur de la réunion de Mulhouse à la France en 1798, secrétaire du Corps Législatif, qui participera avec Koch à l'élaboration, en 1802, des Articles Organiques. Voici donc que Pfeffel s'écrie (en 1769) : « Notre Consistoire est endormi et mène l'Église à sa ruine... Nous sommes ridiculement conservateurs... Nous ne vivons pas avec notre temps et avons un horizon borné... » Retenons encore ce cri du cœur de Metzger (en 1790) : « Qu'il est glorieux, qu'il est consolant d'avoir une patrie, d'appartenir à une nation libre ! » Mais si, selon la très juste observation de M. Strohl, on était devenu « national » en politique, on demeurerait très particulariste en matière ecclésiastique. D'autre part, aussi, comme l'écrira Metzger à Portalis (en 1801), « les protestants n'aiment pas à être présidés par le Clergé ». Les études d'Émile-G. Léonard ⁴, sans concerner le protestantisme alsacien, n'aident pas moins à comprendre certaines de ses évolutions. Il a maintes fois souligné l'embourgeoisement progressif du protestantisme dans les villes et dès avant la Révolution, ainsi qu'au XIX^e siècle ⁵. L'Église réformée en France, considérée au XVII^e siècle comme une fédération de communautés autonomes, allait devenir ainsi, sous l'influence de l'aristocratie bourgeoise et du « cléricalisme », voire de l'« épiscopalisme »

1. Henry LAUFENBURGER et Pierre PFLIMLIN, *Cours d'économie alsacienne*, t. II (l'industrie de Mulhouse), 1932.

2. M. STROHL en avait retrouvé les papiers dans les Archives du Consistoire de Colmar. Voir son étude, « La société littéraire de Colmar (1760-1820) », extr. des *Notices, Inventaires, et Documents* (t. XI), p. p. le Comité des Travaux historiques et scientifiques (Section d'Histoire moderne et contemporaine), 1923. Noter que tous les p.-v. sont en allemand jusqu'à la fin de la société.

3. On nous permettra de renvoyer à notre publication, *Les Jacobins de Colmar. P.-V. des séances de la Société Populaire (1791-1795)*, publiés avec une introduction et des notes dans les Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg (fasc. 9), 1923. La notice de M. Strohl n'a pas été retenue, à ce qu'il semble, par M. Daniel MORNET dans *Les origines intellectuelles de la Révolution Française* (1933) : elle le méritait bien cependant.

4. Émile-G. LÉONARD, « La société française contemporaine », fasc. 2 (*Le protestantisme*, (Université de Paris. Institut d'Études Politiques, 1947-1948), p. p. Les Cours de droit. p. 146. Introduction bibliographique.

5. Le pasteur Samuel Mours, *Le protestantisme dans le Vivarais et en Velay* (Valence, 1949) montre bien qu'il y a persisté à cause de son caractère rural. Voir encore l'attachante étude de M. André SIEGFRIED, « Le groupe protestant cévenol », dans *Protestantisme français* cité plus haut (p. 315, n° 3.).

de certains grands pasteurs, l'Église des « Notables » du Concordat ¹. Plus d'une suggestion est à retenir de ses études qui prétendent heureusement à considérer l'histoire du protestantisme français comme un exemple des rapports du social et de l'économique avec le religieux ². Ainsi sera dans l'avenir renouvelée cette histoire.

Il faudrait aussi faire sa part à la polémique religieuse dans une ville comme Strasbourg où s'affrontaient à nouveau catholiques et protestants. M. Strohl fait allusion, à deux ou trois reprises, au P. Scheffmacher et à son Catéchisme de Controverse, « lumière dans les ténèbres » ³, largement diffusé et souvent réédité jusque dans les temps présents ; sa réintroduction sous la Restauration ne pouvait manquer de faire revivre les polémiques passées. Quel fut donc le bilan du prosélytisme réciproque ? Selon une publication de la « Société catholique des bons livres » en 1827, un curé strasbourgeois aurait fait dix-neuf conversions de 1723 à 1728, 32 de 1728 à 1734, 70 autres de 1736 à 1789. Ces chiffres demandent évidemment une vérification ⁴.

* * *

Au terme de la deuxième partie de son livre, M. Strohl nous fait « oberliner », pour reprendre une expression de la duchesse d'Orléans après une visite au Ban de La Roche. Le plan strictement chronologique qu'il a choisi l'amène parfois à scinder les biographies, comme c'est le cas en l'occurrence.

On n'a souvent retenu qu'un aspect de la personnalité si forte et si attachante d'Oberlin : éducateur génial, artisan du progrès social, ou mystique. « Il fut tout cela à la fois, conclut M. Strohl, mais avant tout, il resta toujours pasteur » (p. 304 et 388) ⁵. Oberlin a réalisé la synthèse du piétisme et de l'humanitarisme du XVIII^e siècle. Certes, par son éducation, il se rattachait plutôt au monde des Illuminés ; il fut aussi l'ami de Lavater (pratiquant,

1. E.-G. LÉONARD, *Histoire ecclésiastique des Réformés français au XVIII^e siècle*. Ext. des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* (1941) ; « Les Assemblées du Désert et le problème du culte et des Églises dans le protestantisme français du XVIII^e siècle à nos jours » (*B. S. H. P. F.*, 1939).

2. « Économie et religion : les protestants français au XVIII^e siècle » (*Annales d'Histoire sociale*, 1940). — Cf. Louis MAZoyer, « Essai critique sur l'Histoire du Protestantisme à la fin du XVIII^e siècle » (*B. S. H. P. F.*, 1930, p. 33-56), et encore, quant à l'opposition paysans et notables qui « ne fréquentent pas les Assemblées religieuses », *le silence du Patriciat*, « Les origines du prophétisme cévenol (1700-1702) », *Revue Historique*, t. CXCVII (1947), p. 23-45.

3. *Catéchisme de controverse ou de l'origine du Luthérianisme*, dans MIGNE, *Catéchismes*, t. I (1842), p. 499-574. Datant du début du XVIII^e siècle, il a été, en effet, encore réédité en allemand à Strasbourg en 1931. De ses *Lettres* de polémique parues en 1725 et 1732, il y a eu des rééditions successives au XVIII^e et au XIX^e siècle : à Rouen, par exemple, en 1769 ; à Avignon en 1840. Du Catéchisme, citons celles de Lyon (1836-1841-1845), d'Avignon (1838), Nancy et Tours (1840), Bastia (1850), etc...

4. L'abbé Horneck, curé de Saint-Pierre-le-Vieux, puis de Saint-Laurent (la paroisse de la cathédrale). *Tableau général des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants, depuis le commencement du XIX^e siècle* (Paris 1827), p. 221 (note). Il y a beaucoup à glaner dans les écrits de polémique religieuse de la Restauration.

5. Voir le rapprochement indiqué par M. STROHL lui-même entre Oberlin et Bucer : « Un aspect de l'humanisme chrétien de Bucer » (*R. H. P. R.*, 1938, p. 446).

remarque M. Strohl, les méthodes des *tests* avec les moyens que son époque mettait à sa disposition : la phrénologie de Gall, ou la physiognomie de Lavater ¹ ; il fut l'ami aussi de M^{me} de Krüdener, il garda toute sa vie le goût du merveilleux, et il ne se détourna pas du spiritisme à la façon de Saint-Martin : ne lisait-on pas sur les murs de sa maison des pensées de Swedenborg² ? Mais, par ailleurs, la supposition de S. Charléty suivant laquelle Balzac s'inspira de son œuvre pour écrire, en 1833, *Le Médecin de Campagne*, est aujourd'hui vérifiée ³.

Il y aurait beaucoup à dire sans doute et même à découvrir encore sur l'illuminisme et la théosophie à Strasbourg à la fin du XVIII^e siècle et sur les rapports du protestantisme et de la franc-maçonnerie. Si Martinez de Pasqually fut plutôt un occultiste, Willermoz un chef maçon et Saint-Martin un mystique, ce dernier a occupé dans le mouvement de son époque une place capitale ⁴. Au collège de Strasbourg de la V^e Province appartiennent, dès 1778, Jean de Turkheim, Fréd. Rod. Salzmann, Blessig, etc.⁵. Quand Salzmann eut parcouru l'Allemagne à l'occasion de son préceptorat dans la famille du baron de Stein (le futur réformateur de la Prusse après la catastrophe d'Iéna), ce fut pour écrire, en 1775, dans son autobiographie, qu'il revenait le *cœur vide* : « Je n'avais rien acquis au point de vue religieux. Toutefois, ma réception dans les grades supérieurs de la franc-maçonnerie m'avait fait entrevoir que la religion est peut-être la base de cette institution. » Un autre passage de la même autobiographie, qui nous a été révélé par son érudite biographe, répond exactement à la définition précitée de la franc-maçonnerie considérée comme une philosophie chrétienne ⁶. Les martinistes strasbourgeois — Claude de Saint-Martin avait séjourné à Strasbourg de 1788 à 1791 — y tenaient encore des réunions en 1817. Jacques Matter, petit-fils de Salzmann, futur professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg (1820) et inspecteur d'Académie à Strasbourg (1828), puis inspecteur général (1832), héritera des documents originaux d'un groupe d'initiés de Strasbourg et publiera (en 1862) un *Claude de Saint-*

1. Cf. H. STROHL, « Un fils d'Oberlin (Henri) au pays de Lavater » (Ext. de la *R. P. H. R.*) ; — du même, « Études sur Oberlin » (*Cahier de la R. H. P. R.*, 13, 1926) ; — S. CHARLÉTY, article cité (p. 821).

2. La biographie édifiante que lui consacra Louis SPACH en 1866 fait allusion aux « tableaux de la géographie d'outre-tombe, dressés et coloriés par le pasteur de Waldbach » (p. 216).

3. Voir notre compte rendu : « Études alsatiques et historiques » dans *Revue de Synthèse*, nouvelle série, t. LXV, série générale, janvier-juin 1949, p. 127.

4. Émile DERMENGHEM, *Joseph de Maistre mystique* (1946), p. 42-44.

5. Gérard van RYNBERK (professeur à l'Université d'Amsterdam), *Un thaumaturge au XVIII^e siècle, Martinez de Pasqually* (Paris, 1935) ; t. II, complément du précédent (Lyon, 1938) et *Episodes de la vie ésotérique* (Lyon, 1948). — Il faudrait renvoyer aussi aux livres de P. VUILLAUD, R. LE FORESTIER, A. VIATTE et Alice JOLY. — Ed. DERMENGHEM a publié la *Correspondance de Willermoz avec J. de Turkheim* (1925). A. Viatte signale les relations de G. Oegger « avec d'obscurs extatiques alsaciens, disciples d'Oberlin, et Legay-Marnesia (sic) » : « Les Swedenborgiens en France de 1820 à 1830 », *Revue de Littérature comparée*, 1931, p. 423. Cf. Henri EVANS, « A propos de Louis Lambert. Un illuminé lu par Balzac : Guillaume Oeger », *Revue des Sciences humaines*, numéro consacré à Balzac, 1950, p. 37-49.

6. Anne-Louise SALOMON, *F.-R. Salzmann (1749-1820). Son rôle dans l'histoire de la pensée religieuse à Strasbourg* (1932).

Martin ¹. Ainsi se différenciait la piété, certains petits groupes, plutôt populaires, subissant l'influence d'« inspirés », ou de Moraves — tandis que d'autres, bourgeois, s'ouvraient aux idées humanitaires du XVIII^e siècle, parfois sous l'influence des Loges, dont on ne saurait sous-estimer l'influence en Alsace, comme nous essayerons de le montrer ailleurs ². Un Lezay-Marnésia, le très populaire préfet napoléonien du Bas-Rhin, fut un admirateur d'Oberlin et l'ami de M^{me} de Krüdener.

III

Après les persécutions de la Révolution qui emprisonna Blessig et Haffner, — persécutions que le Bas-Rhin fut seul à connaître, — le culte reprit en 1795 sous l'autorité des deux captifs libérés. Le Consulat allait unifier les Églises luthériennes par les Articles Organiques du 18 Germinal an X qui, selon M. Léonard, réalisèrent les vœux des « Notables » parisiens. Alors que les Colmariens étaient soucieux de maintenir à leur Église le maximum d'indépendance, la paroisse était remplacée par une circonscription territoriale de 6 000 âmes ; les membres du Consistoire devaient être choisis parmi les notables les plus imposés, et un Directoire de la Confession d'Augsbourg fut établi à Strasbourg. Quant aux paroisses « réformées », elles formèrent des Consistoires autonomes (à Strasbourg, Sainte-Marie, Bischwiller, Mulhouse et Metz). L'année suivante fut créée une « Académie luthérienne » qui devint « Séminaire protestant » en 1806 ; il s'y ajouta, mais en 1819 seulement, une Faculté de Théologie Protestante, pourvue d'une chaire de dogme réformé ³.

Bien peu de protestants de l'intérieur, selon M. Léonard, auraient alors résisté à l'attrait du Concordat. Si l'aristocratie protestante connut encore une période d'éclat pendant la Restauration (qui compta au moins six pairs de France réformés ou luthériens, dont le général Rapp), les grands bourgeois d'affaires exercèrent précisément la direction : de ces grands bourgeois protestants, Guizot allait être le type ⁴. La H. S. P. (Haute Société Protestante

1. Robert AMBELAIN, *Le martinisme* (1946), — et G. DE CHATEAURHIN, *Bibliographie du martinisme* (Lyon, 1939). — Signalons deux publications récentes de textes : L.-CL. DE SAINT-MARTIN, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'Univers* (Introduction de PHILIPPE LAVASTINE), Rochefort-sur-Mer, 1946, — et *Gnostiques de la Révolution. I. Claude de Saint Martin* (textes choisis par ANDRÉ TANNER), Fribourg et Paris, 1946. — Saint-Martin avait traduit Boehme (Cf. ALEXANDRE KOYRÉ, *La philosophie de Jacob Boehme*, 1929). — Sur Matter, voir les *Souvenirs* d'A. Cournot qui l'a beaucoup connu (Introduction d'E.-P. BOTTINELLI), 1913, p. 160-161.

2. « La franc-maçonnerie en Alsace sous la Restauration, son rôle politique et social » (en préparation ; à paraître dans la *Revue Historique*).

3. CH. TH. GÉROLD, « La Faculté de Théologie et le Séminaire protestant de Strasbourg (1863-1872) » (*Études d'H. P. R.*, 1923). — F. MÉNÉGOZ, « Aperçu de l'histoire de la théologie protestante française aux XIX^e et XX^e siècles » (*R. H. P. R.*, 1943, p. 97-116). Matter fut le premier à faire au Séminaire des cours en français. — P. LEUILLIOT, « L'enseignement à la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg en 1825-1828 » (*R. H. P. R.*, 1929, p. 48-52).

4. É.-G. LÉONARD, *Le protestantisme français en 1848*, p. 92-93. Bon résumé d'histoire sociale. — Charles H. POUTHAS, *Guizot pendant la Restauration* (1923) ; sur les milieux protestants, p. 342-343 et 348. — François Delessert est « un bourgeois opulent en même temps qu'un protestant austère ». (Y. PEDEGERT, *Cinquante ans de Souvenirs*, 1896, p. 8.)

de Paris) avait à la fois l'argent et la prééminence ¹. Sociologiquement, on trouve, d'un côté les restes de la noblesse rurale et les campagnards, de l'autre les bourgeois des villes, la plupart des intellectuels et la majorité des pasteurs. Dans ses *Lettres méthodistes* (1823) Athanase Coquerel (sous un pseudonyme) a fait un ironique tableau des réunions piétistes de Paris. « Ces dévots, écrit-il, croient avoir transporté les Assemblées des « Chrétiens primitifs à la Chaussée d'Antin » ; de même, Stendhal, dans ses *Mémoires d'un touriste*, a décrit la haute société mômienne de Genève ².

En ce qui concerne la nouvelle Constitution de l'Église, dans le cas typique de Colmar, M. Strohl y voit un triple avantage : la fin de l'isolement ; l'avènement de la liberté de conscience et d'un esprit mutuel de tolérance ; enfin la possibilité de créer et d'entretenir des œuvres, le souci d'assurer l'entretien de l'église et des écoles étant écarté ³. Quant à la vie religieuse, on constate un grand courant rationaliste, de caractère spécifiquement alsacien, échappant plus ou moins à l'influence allemande, ou française ⁴, mais de plus longue durée qu'ailleurs et représenté par Blessig et par Haffner dont M. Strohl nuance le rationalisme, qui n'était pas vulgaire ⁵. A son jubilé-apothéose de 1830, Metzger lui rendait hommage, comme Haerter, « l'âme du réveil piétiste », dès l'année suivante, mais qui, alors encore, répétait les « clichés rationalistes ». On considérerait Haffner, selon la remarque de M. R. Will, comme un instructeur, *ein Lehrer*, dit son épitaphe même ⁶ ; n'a-t-il pas laissé à sa mort une bibliothèque de 30 000 volumes dont nous avons le « Catalogue systématique » (1832) ? Bref, il était « l'homme qui connaissait à fond son temps ». Quant à Blessig, son nom est resté plus populaire, parce qu'il était meilleur orateur et aussi « un infatigable organisateur d'activités charitables ». Mais c'est toute la question de l'attitude politique de ces hommes qu'il faudrait reprendre à l'aide des Archives publiques. Si le préfet libéral Malouet considère Haffner comme « le flambeau des pasteurs protestants » ⁷, deux ans plus tard, l'*ultra* qui l'a remplacé, le marquis de Vaulchier, dénonce en Haffner, « savant et habile prédicateur », un homme « dangereux par ses opinions politiques et religieuses. Il n'a pas craint dans ses ouvrages imprimés de

1. E.-G. LÉONARD, « 1848 et l'essai de réorganisation du protestantisme français » (*Revue de théologie et d'action évangélique*, 1948, p. 50).

2. E.-G. LÉONARD, « Le Protestantisme de la Restauration » et « Stendhal et les Mômiers » dans *Réforme*, 7 sept. et 12 oct. 1946.

3. *Les expériences d'une Église*, p. 158.

4. Citons ce curieux texte d'une lettre de Beugnot, alors directeur général de la Police, à Lezay-Marnesia (10 sept. 1814) : « Je crois apercevoir dans l'Europe et même en France, je ne sais quelle pente vers les idées religieuses et même mystiques. Vous savez que ces idées marchent à la suite des convulsions politiques. Nous n'avons encore éprouvé qu'un ébranlement, mais il a été si fort, mais nous sommes si peu rassés que c'est peut-être le moment où les esprits tourmentés des réalités se réfugient dans l'idéal. Vous êtes aux premières loges pour observer et je vous invite à le faire », dans P. GENEVRAY, « L'État français et la propagation du Réveil » (sous la Restauration), *B. S. H. P. F.*, 1946, p. 13. — Eugène SUSINI, *Fritz von Bader et le romantisme mystique* (Paris, 1942).

5. L.-P. HORST et H. STROHL, *Commémoration du Centenaire de la mort de Isaac Haffner (1791-1831)*, Strasbourg, 1932. Ce reconstruteur de l'Église après la tourmente continuait à chérir le vieux Strasbourg d'avant la Révolution.

6. *La Piété protestante en Alsace* (cité p. 318, note 2), p. 275.

7. « Correspondance », p. p. SCHWARTZ (Ext. de la *Revue d'Alsace*, 1901), 6 avril 1820.

parler de N. S. J.-C. comme d'un homme distingué par sa sagesse et ses vertus. Au reste, ajoute le préfet, le socialisme et l'indifférentisme le plus complet dominant, comme chacun le sait, aujourd'hui l'Église protestante. Tous les professeurs de cette Faculté, dite si improprement de Théologie, sont livrés aux mêmes erreurs. Mais Dieu seul peut les guérir et en changeant les hommes dans cette partie, il est pénible de dire qu'on ne changerait pas les doctrines. Tous sont libéraux, mais réservés, parlant bien du Roi et du Gouvernement » ¹.

Le recrutement des pasteurs est aussi à considérer. Citons encore un rapport de Haffner (1820) à ce sujet : « Le nombre des élèves était très considérable tant que la rive gauche du Rhin faisait encore partie du territoire français. Ce nombre maintenant n'allait qu'à cent, composé de la jeunesse du Doubs, du Haut et du Bas-Rhin qui se destine à l'état ecclésiastique. Comme, dans notre culte, l'état ecclésiastique présente fort peu d'avantages temporels, il arrive de là que ce sont presque uniquement les fils de famille pauvres, ou très médiocrement fortunés, qui s'y destinent. Ils ont à lutter contre les premiers besoins de la vie, manquent de moyens pour se procurer les livres les plus nécessaires et se voient obligés de donner nombre de leçons en ville pour avoir de quoi vivre et même pour sustenter leurs propres parents. Leur esprit, affaibli par l'indigence, ne prend point l'essor, ne trouve point les forces pour secouer les chaînes qui les courbent vers la terre. ² » Telle est la situation morale et matérielle ³ que de pareils textes (qu'on pourrait multiplier) nous font toucher du doigt.

* * *

Des trois grands restaurateurs, Koch avait disparu le premier (à la fin de 1813). N'avait-il pas été candidat-recteur, en 1809, à la nouvelle Académie impériale ? Sa candidature avait été l'occasion d'un curieux rapport du

1. Si le préfet avait ainsi signalé Haffner, ce n'était pas, à l'entendre, pour l'éloigner : « L'esprit de secte joue ici le premier rôle ; la politique ne vient qu'après », 6 novembre 1822 (*Archives Nationales*, F¹⁷ 1098). — Cf. Pierre GENEVRAY, « Professeurs protestants dans l'Enseignement supérieur pendant la Restauration » (*B. S. H. P. F.*, 1940).

2. Le rapport énumère les cinq professeurs de la Faculté : « En jetant un coup d'œil sur le tableau des leçons qui se donnent dans les Universités protestantes de l'Allemagne, ajoute le doyen, plus d'un cours serait encore à désirer dans notre Faculté. Cependant, comme les Professeurs de la Faculté sont en même temps une partie intégrante du Séminaire protestant, ils suppléent par les leçons qu'ils donnent aux cours qui manquent à la Faculté. » Enfin, « la Faculté n'a point de Bibliothèque. Celle de l'ancienne Université est riche en Bibles, Pères de l'Église, mais elle manque d'ouvrages théologiques, surtout de ceux qui ont été publiés dans la dernière moitié du siècle passé » (*Archives Nationales*, F¹⁷ 2067). L'ancienne Bibliothèque de l'Université, dont Jean Sturm avait été le premier recteur, relevait, en effet, du Séminaire, son héritier (jusqu'en 1873). — Chr. PFISTER, « L'Université de Strasbourg », dans *Pages Alsaciennes* (1927), p. 244.

3. Voir aussi la discussion sur les fondations protestantes et les « prébendiers de Saint-Thomas sous le Second Empire (STROHL, p. 359). Depuis que Koch avait, par le décret du 17 août 1790, empêché la sécularisation des biens protestants, c'était là un grand grief catholique, souvent repris (*Ibid.*, p. 311, — et J. RICHERATEAU, *op. cit.*). C'est toute la question des rapports catholiques-protestants qui exigerait ici de trop longs développements. Nous la reprendrons dans un travail ultérieur. Mais l'étude religieuse de l'Alsace, par la présence de plusieurs confessions, offre évidemment un grand intérêt pour l'histoire comparée.

commissaire général de police de Strasbourg, qui écrivait, autre texte caractéristique, non exempt sans doute d'une certaine partialité, significative de l'état des esprits : « Koch est la colonne et l'espoir de l'Académie protestante, qui attache sa conservation intégrale à l'influence qu'elle lui suppose ; il est partisan zélé du mode d'enseignement allemand et fera constamment des efforts pour en conserver l'influence sur les jeunes gens protestants surtout, lesquels parlant le français moins bien que d'autres, sont aussi plus portés à rester toujours à une distance désolante de ce que le parti appelle des *Français*. M. Koch lui-même prononce le français d'une manière très extraordinaire et totalement inconvenante à un recteur d'Université appelé par ses fonctions à prononcer des discours publics en langue française (*sic*) ; d'ailleurs les préjugés en faveur des professeurs de l'Académie de Strasbourg sont tels qu'il mécontenterait bientôt, comme chef des Écoles, les professeurs venus de l'intérieur de la France, déjà exposés à lutter contre mille dégoûts nés des *cotteries* locales. ¹ »

Sans doute des jugements aussi passionnés sont-ils à examiner d'un peu près et peut-être à reviser. Alors que la Circulaire du Directoire de la Confession d'Augsbourg pour la « Fête séculaire de la Réformation » (1817), rédigée par Haffner, n'avait semblé nullement répréhensible au préfet de Strasbourg ², voici que nous retrouvons le Colmarien du Directoire, Metzger, plus susceptible sur le plan national ; tout en déclarant que la circulaire « répond au talent et au génie de M. Haffner, qu'elle est serrée, remplie de vues profondes et présentée avec cet esprit d'observation qui forme l'*apanage* de notre Collègue », « j'aurais désiré, écrit ensuite Metzger, un style moins élevé : nos gens auront de la peine à comprendre. *Mais il faut écrire pour l'Allemagne* » ³. (C'est nous qui soulignons).

A côté du grand courant rationaliste, voici, selon l'expression de M. Strohl, « les petits ruisseaux piétistes ». Il juge sévèrement Ami Bost, expulsé comme étranger indésirable en 1822 ⁴. Le réveil piétiste est animé, à partir de 1831, par Franz Haerter, fondateur avec le professeur Charles Cuvier (un parent de Georges Cuvier) de la Société Évangélique (1834). Charles Cuvier était à vingt-trois ans, selon les rêves de son enfance, professeur et pasteur. « Vous devriez être catholique », lui aurait dit un jour l'évêque de Strasbourg ! Sa nomination à la Faculté des Lettres (en 1827) n'alla pas sans difficultés et provoqua même une intervention de B. Constant, alors député du Bas-Rhin, à la Chambre, car les protestants s' alarmaient alors des empiètements catho-

1. F. PONTEIL, « Les débuts de l'Académie impériale de Strasbourg. Le professeur Koch, candidat-recteur » (*Revue du Rhin*, 1937, n° 8, p. 7).

2. 26 octobre 1817 (*Archives Nationales*, F⁷ 9693).

3. Metzger aurait, en particulier, souhaité la suppression de la « période » qui suit : « Quels beaux et nombreux recueils de saints cantiques les nobles chœurs allemands n'ont-ils point composés pour la dévotion publique et pour celle des familles ! Quelle est l'Église qui, *comme l'Église protestante d'Allemagne*, possède un aussi beau trésor de cantiques instinctifs et d'hymnes sublimes qui consolent l'âme et réjouissent le cœur du chrétien ! » (Lettre du 9 septembre 1817, au Directoire.) *Archives de Saint-Thomas*, dossier 70.

4. Nous nous permettons de renvoyer à deux modestes contributions : « Ami Bost à Strasbourg (1819-1821) », *R. H. P. R.*, 1929, p. 474-479, « Un élève d'Ami Bost », *Ibid.*, 1931, p. 178-184.

liques à l'Université. « C'est un des amis les plus rares que j'ai connus », disait de Charles Cuvier Edgar Quinet ¹. Georges Cuvier était alors directeur pour les Cultes non catholiques au Ministère des Cultes ². Bien caractéristique est la notice où Charles Cuvier a fait le récit de la fondation d'une école pour enfants pauvres, où les enfants apprenaient à « prier de cœur » ³. De l'« Union des Servantes pauvres » est sortie la maison des Diaconesses qui comptait une centaine de sœurs à la fin du Second Empire et avait essaimé à Guebwiller, Mulhouse et même Neuchâtel en Suisse. De Rothau devait partir Tommy Fallot, industriel devenu pasteur et apôtre du christianisme social en France. En outre, de petites communautés piétistes avaient surgi, qui ont duré jusqu'à nos jours, en marge des Églises ⁴.

La majorité des Luthériens d'Alsace étaient « libéraux » ; celle qui se dégagait lors de la grande Assemblée de 1848 fut hostile à « l'autorité presque dictatoriale » du Directoire. Théologiquement, elle se plaçait entre les hommes du *Réveil* et ceux de la Restauration luthérienne (ou Confessionnalisme), dont Frédéric Horning fut le promoteur : c'est la phase alsacienne du renouveau confessionnel qui avait alors gagné l'Allemagne. Horning combattit avec une égale violence le calvinisme et les sectes, le rationalisme et le libéralisme, et même le piétisme d'Haerter ⁵. Cependant que se produisait bientôt un renouveau théologique à la Faculté, grâce surtout à Édouard Reuss ⁶. Ce fut alors la « grande époque après 1860 », avec Ch. Schmidt ⁷, Lichtenberger, Aug. Sabatier et Éd. Reuss. Les temps douloureux de l'annexion étaient proches. Des maîtres alsaciens optèrent, d'autres disparurent bientôt, tandis qu'arrivaient des maîtres allemands, dont Nowack, mais aussi de nouveaux maîtres

1. A.-S. SALOMON, « Charles Cuvier », (ext. de la *Revue Chrétienne*, Strasbourg, 1922) a utilisé des sources inédites. *Archives Parlementaires*, t. 52 (18 mai 1827). Sur les rapports avec E. Quinet, Henri TRONCHON, *Romantisme et préromantisme* (1930), ainsi que la *Correspondance* de Quinet.

2. Il demandera des renseignements au président strasbourgeois du Consistoire de la Confession d'Augsbourg, n'en ayant trouvé aucun dans son Bureau du Ministère, sur l'Église luthérienne de France « ni sur son organisation, ni sur ses règlements intérieurs, ni sur le personnel des ministres qui la composent » (1828). Ce qui projette des lueurs sur l'histoire administrative. (*Archives de Saint-Thomas*, dossier 64). JEAN POIRIER, G. Cuvier et l'Université (*Revue de Paris*, 1^{er} juillet 1932), et JOHN VIÉNOT, G. Cuvier (1932). Il faudrait dépouiller les *Papiers Cuvier* conservés à la Bibliothèque de la Société de l'histoire du Protestantisme français (à Paris).

3. *Notice historique sur l'établissement du Neuhoef depuis son origine* (1825), Strasbourg, 1837.

4. *Le Globe* défendra les Piétistes de Bischwiller poursuivis en justice sous la Restauration. — Voir DUBOIS, *Fragments littéraires*, t. I (1879), p. 311 ; — *Gazette des Tribunaux* (1826) et *Le Globe* (3 août, 5 sept. 1826 et 9 janv. 1827). — ISAMBERT, *Plaidoyer pour les Piétistes de Bischwiller* (Paris, 1826). — *Archives Nationales*, F⁷ 9767.

5. WILL, *La piété protestante en Alsace*, p. 278. — Du libéralisme, Bruch fut l'homme le plus représentatif de 1821 à 1874, « quelque peu mystique et évolutionniste avant la lettre ».

6. A. CAUSSE, « La Bible de Reuss et la renaissance des études d'histoire religieuse en France » (*R. H. P. T.*, 1929, p. 1-32). Causse, fondateur-directeur de cette revue (1921-1947) ; a lui-même, ainsi que le rappelait M. Charles HAUTER, l'actuel doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg (*R. H. P. R.*, 1947, p. 9), laissé un « document historique » ses souvenirs d'enfance intitulés *Au temps de nos anciens* (Strasbourg, 1948), où il évoque l'existence des paysans du Quercy « qui lisaient la Bible et ne lisaient que la Bible » !

7. Rappelons son *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle* (1879), « livre solide, charmant et vivant » sur la vie des humanistes alsaciens : F. KIENER, article cité.

alsaciens : Paul Lobstein, Lucius, G. Ménégoz, Albert Schweitzer qui s'en alla au Gabon le Vendredi-Saint de 1913, pour y devenir médecin missionnaire ¹. On continuait à distinguer les trois tendances essentielles qui restaient assez cloisonnées : un parti libéral, le piétisme rénové, le parti confessionnel, avec chacun leurs groupes séparés d'étudiants... Dans l'Alsace redevenue française en 1918, les Églises se trouvaient en pleine crise. M. Strohl cite à ce propos « l'impression prodigieuse que fit au lendemain de la guerre la propagande des « Étudiants de la Bible », une association américaine qui apportait un message apocalyptique (p. 459). Quant à l'évolution de la pensée protestante entre les deux guerres, il faut noter le fléchissement du libéralisme, l'affermissement du parti moyen, le glissement de bien des piétistes vers le confessionalisme...

* * *

En marge de l'ample synthèse que nous devons à M. Strohl, aussi riche en détails que réfléchie et mesurée dans ses jugements, longuement méditée et, pour une bonne partie, vécue, on pourra encore parcourir la série d'articles qu'un autre professeur honoraire de la même Faculté a consacrés aux Églises protestantes de Strasbourg, de la Révolution à 1870 ². On peut espérer que M. R. Will poursuivra et achèvera cette belle série qui retrace, d'un point de vue plus local mais également important, la courbe, décrite par M. Strohl, du « Protestantisme en Alsace ».

C'est encore à M. Will que nous demanderons quelques remarques finales. A la question : « Y a-t-il une piété alsacienne ? » il a répondu, en effet, par l'affirmative ; à ses yeux, la pondération serait son trait le plus marquant, avec l'esprit pratique, comme l'observe déjà, de son côté, M. Strohl, à propos de Bucer. Dans la situation actuelle, M. Will décèle une « conception catholici-sante », un « nouveau réalisme dogmatique et sacramentaire ». Cette pondération alsacienne ne va d'ailleurs pas sans dangers : « Nous volons parfois trop lourdement et trop bas. Alors il arrive que la piété, devenue routinière, se refuse à des courants vitaux capables de la rajeunir. » Au danger d'une certaine lourdeur s'en enchaîne un autre : la suffisance de l'Alsacien qui « juge parfois trop inconsidérément ses voisins » ³. Cette précieuse esquisse psychologique, on souhaiterait que son auteur la développât un jour, en nuancant ses réflexions sur la piété rurale et urbaine, sur celle des différents territoires qui, historiquement, ont formé l'Alsace. Variantes dues à l'histoire, à la différence des tempéraments bas-rhinois et haut-rhinois, aux différences

1. Voir *A l'orée de la forêt vierge* (1929), *Un médecin dans la forêt vierge* (Strasbourg, 1947), *Histoires de la Forêt Vierge* (1950) et *Souvenirs de mon enfance* (Strasbourg, 1950), outre J.-S. Bach (1904). Son ouvrage capital, *Kulturphilosophie* (2 vol., Munich, 1923), a été traduit en anglais : *Philosophy of Civilization* (Londres, 1923). — Cf. A. SCHWEITZER, *An Anthology* (New York, 1950), accompagnée d'une bio-bibliographie ; — *Une Anthologie*, p. p. Charles-J. Roy, 1950.

2. R. WILL, « Les Églises protestantes de Strasbourg pendant la Révolution » (1942), « sous la Monarchie de Juillet » (1944), « sous la Seconde République » (1946), « sous le Second Empire » (1947 et 1949), dans *R. H. P. R.*

3. « La piété protestante en Alsace » (article cité).

d'habitat (groupé ou dispersé). Nul plus que l'auteur d'une suggestive « Étude sur le principe de la piété chez Luther » ¹ ne semble qualifié pour nous la procurer. Histoire et psychologie religieuses sont ici nécessaires. Combien le livre de M. Strohl et l'analyse de M. Will aident à comprendre les plus récents rapports sur le protestantisme contemporain en Alsace ! La démarche inverse, qui consiste à remonter du présent au passé, est peut-être un moyen de parvenir à se forger une âme d'un autre siècle ².

L'Alsacien aime chanter, constate un de ces rapports sur l'Église luthérienne, et c'est toute la justification du succès des Psaumes, du succès, aussi, de la Chorale strasbourgeoise de Saint-Guillaume. Les traditions locales persistent avec leur influence sur la fréquentation du culte, positive ou négative ; dans le dernier cas, c'est le souvenir de l'époque rationaliste « où l'on a prêché qu'on peut être bon protestant sans fréquenter le culte ». Le curé assiste à l'enterrement du pasteur. Les mariages mixtes, fait-on encore remarquer, ne sont, au point de vue religieux, un gain pour aucune des deux parties. On tend aussi à faire cesser l'utilisation en commun de l'Église. Mariages mixtes et *Simultaneum* furent à l'origine de combien de querelles familiales, paroissiales, grandes et petites, dans le passé ³ !

Querelles aussi, même encore de nos jours, entre les deux confessions protestantes dans des communes mixtes. « Il n'y a pas si longtemps qu'à Altwiller — l'un des « sept villages français » — les enfants luthériens et réformés se lançaient mutuellement à la tête les sobriquets de *Lutherischer Dickkopf* et *Reformierter Spitskopf* ! Rivalité aussi à Bischwiller même, où les Luthériens continuent de maintenir l'heure du culte de dix heures dans l'église qui est pourtant propriété réformée ; mais le Conseil presbytéral luthérien, se rapportant à l'ordonnance du duc luthérien de 1684, refuse toute concession ! Inversement, dans les paroisses rurales de ce même canton de Bischwiller, toute innovation liturgique serait considérée comme luthérienne, et rejetée comme telle. L'on demeure si conscient de la tradition réformée dans les églises de Bischwiller, de Sainte-Marie-aux-Mines, de Mulhouse, par exemple, que l'on continue à s'y servir, pour l'instruction religieuse, du Catéchisme de Heidelberg. A Oberseebach enfin — où, comme on l'a fait remarquer déjà, la frontière confessionnelle traverse encore aujourd'hui la localité (le haut du village ayant appartenu à la Maison palatine et le bas à l'abbaye de Wissembourg), « de vieilles haines et rancunes se sont conservées jusqu'à nos jours » ⁴.

1. Selon le sous-titre de « La liberté chrétienne » (*Études d'H. P. R.*, 1922).

2. « En fait, un homme du xvi^e siècle doit être intelligible, non par rapport à nous, mais par rapport à ses contemporains. Ce n'est point à nous et à nos idées, c'est à eux et à leurs idées qu'il faut référer » (Lucien FEBVRE, *Le Problème de l'Incroyance au XVI^e siècle*).

3. L'évêque de Strasbourg, en 1824, s'opposait à un projet commun des habitants des deux confessions de construire ensemble une chapelle pour les deux cultes à Niederseebach (Bas-Rhin) en invoquant la pensée du législateur de la loi du 18 Germinal an X : « Le principal motif du législateur semble avoir été de prévenir les différends et les rixes que la simultanéité peut occasionner », et déclarait, dans une autre lettre, à propos de cette même chapelle : « J'aimerais mieux la voir tomber en ruines que de concourir à l'exercice des deux cultes ». Au sous-préfet de Wissembourg, 19 juin et 10 septembre 1824. *Archives de l'évêché de Strasbourg* (Reg. 100).

4. Nous citons ici le pasteur Ch. BARTHOLMÉ, président de la Commission Synodale, dans

Mais, à côté des deux Églises protestantes demeurées concordataires, nous trouvons encore en Alsace un certain nombre d'Églises libres dont les prédicants sont, en général, originaires de Suisse ; certaines de ces Églises, comme celles rattachées à Chrischona, vivent en liaison étroite avec l'Église concordataire. Enfin se présente « toute la poussière des sectes »¹. Leur activité « se fait sentir un peu partout ». Sans doute Baptistes et Mennonites tiennent à leurs prédicateurs, tout en assistant aux cultes réformés² ; mais il y a les Adventistes, les *Bibelforscher* (Étudiants de la Bible), quelques Scientistes, surtout les Apostoliques, et encore des Mormons : « On professe des théories apocalyptiques et on traite l'Église officielle comme la nouvelle Babylone ». Cette activité des sectes se fait surtout sentir dans la région de Wissembourg et dans quelques vallées du Haut-Rhin.

« Au catholicisme, religion de prêtres, la Réforme a substitué, par la doctrine du *sacerdoce universel*, un peuple de prêtres.³ » Terminons sur la vision de l'Église idéale de Bucer, chère à M. Henri Strohl⁴, en le remerciant pour la synthèse qu'il a tentée et réussie et qui nous a fourni l'occasion de ces multiples réflexions⁵.

PAUL LEUILLIOT.

Centre National de la Recherche Scientifique.

son Rapport au Synode de 1949 (*Supplément à La Feuille synodale*, septembre 1949, de l'Église réformée d'Alsace et de Lorraine). De ces « haines et rancunes », l'auteur du Rapport cite un exemple particulièrement grave : au lendemain de la Libération, « les gardes mobiles ont cerné un pâté de maisons pour arrêter tous les hommes, qui, par hasard, étaient tous réformés ! » Nous avons utilisé aussi l'*Exposé sur les Rapports des Inspections* (1948) et l'*Extrait des Rapports inspectoraux* (1949) du Consistoire Supérieur de l'Église de la Confession d'Augsbourg.

1. Selon l'expression de M. le pasteur Ochsenbein, directeur de la Société Évangélique de Strasbourg, dans l'article précité du *Semeur* (p. 316, note 3). Lui aussi souligne les « richesses » et les « pauvretés » du Protestantisme alsacien, où « la vision des choses est souvent à l'échelle d'une petite Église » (p. 110). Il note encore le rapprochement, qui se dessine, entre Églises libres et concordataires (p. 113). Cf., du pasteur Paul GERBER, « L'Alsace, terre d'évangélisation », dans *Le Christianisme au XX^e siècle*, du 23 mars 1950.

2. P. LEUILLIOT, « Les anabaptistes alsaciens sous le second Empire, d'après une enquête administrative de 1850 » (*R. A.*, 1947, p. 207-211), et P. MARTHELOT, « Les Mennonites dans l'Est de la France », *Rev. de géogr. alp.*, t. XXXVIII, 1950, fasc. 2, p. 475-493.

3. E.-G. LÉONARD, *Le protestantisme (La société française contemporaine*, p. 123). — Cf. *Problèmes et expériences du protestantisme français* (1940).

4. On lui doit encore la traduction (avec introduction et notes) du *Traité de l'amour du prochain*, publié par Martin BUCER en 1523 et non réédité depuis (*Cahiers R. H. P. R.*, 1932, 1949).

5. Rappelons enfin, parmi les revues générales d'histoire religieuse, « Le protestantisme français au XIX^e siècle », par G. WEILL, *Revue de Synthèse historique*, t. XXIII (1911), p. 210-240. — Cet essai était déjà rédigé quand M. Léonard a publié sur le *Protestantisme français de la Révocation à la Révolution* des « positions de problèmes » et une bibliographie fort utiles (*L'Information Historique*, sept.-oct. 1950, p. 134-141).